

Cultur...elles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **75 (1987)**

Heft [8-9]

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ces quelques fleurs...

Si vous vous êtes un jour demandé pourquoi votre tante Sidonie n'avait peint que des bouquets, allez à Bienne ce mois encore. L'exposition du Museum Neuhaus vous répondra.



Cest autour de la vie et de l'œuvre d'une femme que s'est organisée l'exposition estivale du musée Neuhaus de Bienne. Anna Haller : qui connaît encore son nom, et quelles grandes œuvres la rendent donc dignes d'une exposition ?

Des assiettes et des tasses. Des cartes postales. Des reliures de livres de chant. Des napperons de table. Et des fleurs : en bouquets, en vase, en frise, dans des paniers ou dans les champs. Brodées, gravées, ciselées, à l'aquarelle ou à l'huile ! Des fleurs, rien que des fleurs, toujours des fleurs. Parce que les fleurs sont décoratives. Et que les femmes, au début du siècle, même les plus douées, les plus artistes, se devaient de peindre « utile », et donc de décorer plutôt que de créer, d'enjoliver plutôt que d'imaginer, de se dévouer aux arts appliqués plutôt que de se consacrer à l'Art avec majuscules, l'Art réservé aux hommes et aux grandes destinées.

L'exposition du Neuhaus de Bienne ne s'acharne nullement à une revalorisation simpliste de l'artisanat. Elle montre, raconte et explique : comment une infirmité physique (Anna Haller était bossue) a dévié le destin d'une femme de la trajectoire obligée du mariage et de la famille. Pour-

quoi les arts appliqués étaient « autorisés » aux femmes, dans quelles limites, et grâce à quelle justification morale. Par quelles embûches on empêchait les femmes de se professionnaliser pour les faire éternellement figurer dans la catégorie des amateurs. Pour quelles raisons enfin une artiste de

grand talent s'en tiendra jusqu'à la fin de sa vie aux motifs floraux.

Anna Haller s'est éteinte en 1924. Cinquante-trois ans plus tard, l'exposition du Neuhaus de Bienne ne se contente pas de la sortir de l'oubli. Le titre de l'exposition est insignifiant : Anna Haller, « Les possibilités et les limites artistiques d'une femme vers 1900 ». Les œuvres et objets exposés ont un triple intérêt au moins : esthétique (l'extraordinaire talent décoratif d'Anna Haller), historique (la valorisation de l'art populaire vers 1900) et féministe surtout, le statut de la femme artiste au début du siècle s'avérant extrêmement révélateur des limites imposées à la création féminine.

L'exposition s'est dotée d'un passionnant catalogue, qui situe la vie et l'œuvre d'Anna Haller à sa juste place : à la croisée de l'histoire de l'art, de l'artisanat, de l'industrie... et des femmes. Un document visuel à ne pas manquer.

Corinne Chaponnière

Anna Haller 1872-1924, « Les possibilités et les limites artistiques d'une femme vers 1900 », Museum Neuhaus, (Bienne au XIX^e siècle). Promenade de la Suze 26, Bienne. Mardi à dimanche de 14 à 18 heures, jusqu'au 27 septembre.

Livres reçus

● Sylviane Chatelain, **Les Routes blanches**, Aire, 1986, 104 pages.

Dans sa collection « Le Coup de Dés » consacrée au premier livre d'un jeune auteur, les éditions de l'Aire publient, de Sylviane Chatelain, dix nouvelles douces-amères qui explorent la solitude des êtres en quête de communication et de transparence.

● Amalita Hess, **Pour que tes lendemains sourient**, Editions du Cassetin, Fribourg, 1987, 62 pages.

Premier recueil de poèmes d'une enseignante fribourgeoise, hymnes à l'amour et à la vie.

● Jean Martin, **Pour la santé publique**, Réalités Sociales, Lausanne, 1987, 268 pages.

Une réflexion sur la place de la médecine dans la société, les questions éthiques et pratiques qui se posent dans les systèmes de santé aujourd'hui, le rôle des maladies et des usagers.

● **Soins palliatifs, mythe ou réalité ?** Une nouvelle approche de la médecine, ouvrage collectif publié sous la direction de Charles-Henri Rapin, Payot Lausanne, 1987, 176 p.

La notion de « soins palliatifs » recouvre le contrôle de la douleur pour le malade en fin de vie et la tentative de préserver la qualité de vie des mourants.

L'inculture selon Bloom

Le plus important des prix décernés dans le cadre du Salon du Livre de Genève en mai dernier a couronné un essai dénonçant la décadence culturelle de la jeunesse américaine. Le mouvement féministe y est désigné comme l'un des responsables du désastre.

Si les membres du jury du Prix Rousseau (tous des hommes, faut-il le préciser, dont certains connus pour leurs penchants réactionnaires, comme Pierre Chaunu) ont choisi de distinguer l'ouvrage d'Allan Bloom*, dont l'analyse s'applique essentiellement à la situation dans les Universités américaines, c'est qu'ils y ont vu manifestement une préfiguration de ce qui va se produire en Europe dans un futur proche. Mais en attirant l'attention du public européen, sur *L'âme désarmée*, ils ne se sont pas limités à reconnaître que le « déclin de la culture générale » (sous-titre de l'ouvrage en français) guette la civilisation occidentale dans son ensemble ; ils ont aussi implicitement donné leur aval aux remèdes proposés par Allan Bloom. Or, ces remèdes relèvent d'une conception figée de la culture, tournée uniquement vers le passé et incapable d'élaborer les produits de l'évolution sociale, au nombre desquels le mouvement des femmes figure en bonne place.

Il est probablement vrai, et sans doute regrettable, que les étudiant(e)s américain(e)s ne lisent plus les auteurs classiques, s'intéressant, dans leur grande majorité, seulement à l'acquisition d'un savoir spécialisé utilitaire, et qu'ils n'écourent plus Bach et Mozart, préférant s'adonner au culte du rock. Il est probablement vrai,

et sans doute regrettable, que la vision du monde portée par les grandes œuvres de la littérature, de la philosophie, de la musique ou de la peinture occidentale ne leur parle plus, et que la recherche du sens de la vie, l'expérience du tragique, de la culpabilité et de la passion ont fait place au relativisme des valeurs, à une morale de l'indifférence et à des relations humaines (et amoureuses) aseptisées et banalisées. Mais il est stupéfiant qu'Allan Bloom n'ait rien d'autre à proposer, pour sortir de cette impasse, qu'une cure de tradition au premier degré.

La population estudiantine a changé. Grâce à la démocratisation des études, elle est beaucoup plus nombreuse et diversifiée qu'autrefois. Pour intéresser tout ce monde à la culture du passé, il faut élaborer d'autres méthodes d'approche que celles conçues en fonction d'une petite élite masculine et blanche. Il faut donner à chacune et à chacun les moyens de trouver la relation de cette culture avec sa propre histoire, de lui donner un sens à travers son propre regard. Au lieu de cela, Bloom recommande aux garçons et aux filles d'aujourd'hui de lire Platon ou Tolstoï tels qu'eux-mêmes voulaient être lus, sans remettre en cause leur prétention à la vérité et à l'universalité. N'est-ce pas le meilleur moyen pour les en déguster ?

Il y aurait beaucoup à dire sur les longues pages que Bloom consacre aux ravages du mouvement féministe, coupable notamment d'avoir bouleversé l'ordre naturel sans y fournir un substitut valable. Mais le plus frappant, dans un ouvrage consacré à l'Université, c'est le mépris dont il accable l'aspiration des femmes vers une culture qui leur soit propre. Selon Bloom, ce que les femmes, comme les Noirs du reste, ont de mieux à faire, c'est de s'intégrer dans un contexte culturel mis en place par des millénaires de sagesse. Il est clair qu'à ses yeux cela ne doit poser aucun problème, mettons, pour une jeune fille noire, de s'identifier à Alcibiade dans sa quête de la connaissance.

Faut-il, demande polémiquement Bloom, éliminer Rousseau des programmes universitaires parce qu'il était sexiste ? Certes non. Mais il faut lire Rousseau en sachant qu'il était sexiste ; l'émotion culturelle ne naît pas nécessairement de l'adhésion au contenu des œuvres que nous lisons ; elle s'alimente aussi de l'appréhension de leur historicité, de leur fragilité, et de la subtile alchimie qui transforme le plomb de l'injustice dans l'or de la beauté.

Silvia Lempen

* Allan Bloom, *L'âme désarmée*, essai sur le déclin de la culture générale, Julliard, 1987.

3.15 F

Obligations de caisse

J'achète des obligations de caisse, car je veux profiter d'un taux d'intérêt stable pendant quelques années.



**Société de
Banque Suisse**

Une idée d'avance

Une Indienne à Genève

La Suisse a vécu cet été à l'heure indienne. C'était l'occasion de faire connaissance avec Padma de Mello, une Indienne amie de la Suisse, et qui y a déployé ses talents de femme d'affaires.

Padma de Mello est rédactrice en chef de la revue Geneva News and International Report. Lancée il y a sept ans, cette publication compte 30 000 abonnés et est diffusée à Zurich, Bâle et Berne ainsi qu'aux Etats-Unis.

J'ai commencé par demander à Padma de Mello si elle s'intéressait aux problèmes traités dans FS.

PDM : Oui, je suis en sympathie avec vos buts. Je compte ouvrir dans ma revue une colonne sur la situation et les activités des femmes en Suisse. Je sens souvent chez mes interlocuteurs une certaine prévention à négocier avec moi de questions financières ou de management. Pour un peu, s'ils l'osaient, ils me demanderaient mon curriculum vitae ! Est-ce à cause de la couleur de ma peau ou parce que je suis une femme ? Ils sont étonnés lorsqu'ils découvrent que je puis discuter de plain pied avec eux, que j'ai une formation complète dans un domaine qu'ils considèrent encore comme masculin (London School of Economics, Institut Universitaire des Hautes Etudes Internationales à Genève).

FS : Donc, vous surmontez le handicap d'être une femme. Mais celui d'être une étrangère, dans quelle mesure l'avez-vous ressenti au moment de lancer votre revue ? Les Suisses sont plutôt réticents vis-à-vis des étrangers et guère prêts à leur faciliter les choses.

PDM : C'est vrai que les Suisses donnent souvent l'impression d'être désécurisés en face d'étrangers. Il est naturel aussi qu'ils veuillent protéger leurs intérêts. Mais souvent aussi les étrangers font peu d'efforts pour montrer qu'ils ont une attitude positive vis-à-vis de la Suisse et le désir de s'y intégrer.

FS : Vous avez doublement réussi puisque vous vous sentez à l'aise chez nous et que votre revue est un succès.

PDM : Le succès, pour ce qui est de la revue, c'est que nous ayons survécu ! C'est vrai qu'au début j'ai eu quelques difficultés, mais je souhaitais vivement faire quelque chose pour la Suisse. Comme étranger, on a souvent un regard clairvoyant sur le pays où l'on vit. J'ai acquis la conviction au cours de mes activités internationales

qu'on a souvent une image stéréotypée de la Suisse et j'ai voulu améliorer cette image en montrant le vrai visage de la Suisse et tout ce qui s'y fait d'intéressant.

FS : Vous avez fait de votre revue une source de renseignements utile même pour des gens qui comme moi lisent des quotidiens suisses et genevois.

PDM : Je voulais contribuer au rayonnement de la Suisse à travers le rayonnement de Genève.

FS : Vous êtes si bien intégrée en Suisse, vous sentez-vous encore proche de l'Inde quand vous y retournez ?

PDM : J'y retrouve un milieu cultivé et efficace proche de celui que je fréquente ici. En outre, ce qu'on appelle « socialisme » en parlant de l'Inde n'est pas sans analogie avec ce qu'on a en Suisse. Il n'y a pas de sécurité sociale, et chacun doit se débrouiller pour survivre. En Suisse, nous connaissons une forme de socialisme combiné avec une économie de marché. J'ai quitté les Indes à dix-huit ans, mais quand j'ai des difficultés, ce qui me soutient, c'est cette aspiration de la philosophie hindoue à plus d'ouverture et de compréhension, à la libération de l'ignorance.

Propos recueillis
par Perle Bugnon-Secretan



**Parrainer un enfant...
une histoire d'amour**

CCP 10-11504-8



Laurence Deonna : un engagement pour la paix

Le sourire que nous vous offrons ce mois-ci en couverture de *Femmes Suisses* est celui de Laurence Deonna, qui recevra le 16 septembre à Paris le Prix Unesco 87 pour l'éducation à la paix.



Genevoise, grand reporter écrivain (c'est son titre), Laurence Deonna travaille pour une meilleure compréhension entre les peuples depuis plusieurs années et par différents moyens : des émouvants reportages sur le Moyen-Orient, des expositions de photos, des conférences, des interviews à la radio ou la TV et des articles de journaux en particulier dans le Journal de Genève-Gazette de Lausanne. Mais c'est surtout par son dernier livre : « La guerre à deux voix »* (La voix des femmes égyptiennes et celle des femmes israéliennes) qu'elle a montré son engagement profond pour la paix. F.S. a déjà présenté ce livre, qui a obtenu le prix des lectrices belges de « Elle ». Laurence Deonna s'y est faite l'interprète d'un grand nombre de femmes qui ont compris et vécu l'inanité de la guerre. La guerre qui n'est pas une fatalité, comme un tremblement de terre, mais voulue et organisée par des cerveaux humains. Ne faudrait-il pas rechercher d'autres manières pour résoudre les conflits ? Les femmes, mères, épouses, fiancées de soldats morts, estropiés, blessés ne pourraient-elles pas aussi dire l'absurdité de la guerre qui tue ?

Laurence Deonna veut mobiliser les consciences, sensibiliser l'opinion publique et c'est cet engagement pour une éducation à la paix que l'UNESCO a voulu honorer. Nous en sommes fières. Bravo Laurence. Continue ton action. — (jbw)

* Ed. Le Centurion/Labor et Fides, 1985.